

Une expérience pédagogique

VUE PAR
DES ADOLESCENTS

par
Fernand GARNIER

Depuis sept mois, je travaille avec des adolescents de 4^e Moderne du CES d'Ugine. Il m'a paru intéressant, alors que nous approchons lentement de la fin de l'année, de faire le point du travail que nous avons effectué ensemble. Isolé, au contact pratiquement exclusif de collègues qui emploient des méthodes purement traditionnelles, il m'arrive parfois de douter de moi-même et de mon travail, tant est forte — ouverte et latente — la pression exercée par l'entourage pour nous amener à une position qui soit plus conforme à la règle. Dans de telles conditions, tenter la pédagogie Freinet dans le secondaire, me paraît parfois une démarche analogue à celle du poète : vivre en état d'insurrection permanente ; jeter un regard constamment neuf sur le monde et sur les enfants. Ne jamais s'habituer.

C'est pourquoi, en partie pour me rassurer, en partie pour voir quels résultats avait donnés notre expérience — du point de vue des élèves — j'ai donné, à la composition du 3^e trimestre, un sujet susceptible de les faire réfléchir sur eux-mêmes et sur leur classe. Pour tenir compte de l'inégalité de développement intellectuel des enfants, j'avais donné deux sujets au choix, l'un plutôt de narration et d'analyse des sentiments comme cela se pratique en 4^e, l'autre ayant trait à la classe et leur demandant un effort de réflexion — que j'estime important pour des élèves de 14 ans. Voilà le sujet de réflexion :

En 4^e M1 :

« Une classe est un groupe social qui réunit de nombreuses personnes. Vous vivez dans la vôtre depuis octobre dernier ; avez-vous souffert personnellement de cette nécessité de travailler en commun ? En avez-vous été heu-

reux? Que pensez-vous du groupe que vous formez?»

En 4^e M₂ :

« Il vous arrive de temps à autre de réfléchir sur vous-même et sur votre passé. Vous le faites aujourd'hui : depuis octobre dernier, qu'est-ce qui est demeuré en vous? Qu'est-ce qui a changé? Quel est votre sentiment sur vous-même aujourd'hui? »

Le contenu des devoirs s'est révélé très riche et il m'a paru intéressant d'y relever les remarques les plus symptomatiques. Tous se félicitent du changement d'esprit qui a été apporté dans le travail. (Ce n'est pas une attitude de flatterie, ils savent très bien faire part de leur désaccord quand il y a lieu.)

Ils se sont d'abord attachés à analyser :
1^o. leurs transformations personnelles :
« *D'un garçon qui trop souvent faisait le pitre pour se rendre intéressant, je deviens un garçon qui a pris conscience de l'intérêt qu'il avait à corriger sa tenue, ce qui ne l'empêcherait pas pour autant de rester ou de devenir sympathique.* »

Ainsi parle Roland Simon de 4^e M₁ et il poursuit : « *Ainsi si je remonte dans mes pensées, je vois au tableau un élève tout rouge et bégayant à moitié ses phrases, alors que maintenant il va au bureau soit pour faire un exposé, soit pour mimer une scène, sans aucune appréhension.* »

Cette disparition de la timidité s'accompagne d'une découverte essentielle : la confiance en soi-même : « *Maintenant mon bonheur est complet car je me sens égal à mes autres camarades* », dit Patrick Krawric.

Parfois, c'est une véritable révolution de caractère qu'entraîne la nécessité de travailler dans un esprit nouveau. Christine Dall'Agnol (4^e M₂) :

« *Le premier mois, je fus étonnée par sa méthode de faire travailler les élèves. C'était un enseignement nouveau. Pas le rituel strict et droit. Et ce premier trimestre fut pour moi un échec et je comprends. J'étais renfermée dans une coquille qui se hérissait dès qu'il fallait en sortir. Je ne m'adaptais pas à cette méthode d'enseignement... Vers la fin février, j'écrivis un poème. Petit à petit je sortais de la coque où j'étais retenue prisonnière. Je réfléchissais. Puis j'écrivis d'autres poèmes et d'autres textes libres. Déjà dans certains je me libérais... Puis les relations avec mes camarades se firent plus intimes... J'avais compris que j'étais égoïste... »*

Christine s'est analysée elle-même aussi bien que je l'avais fait moi-même au cours de ces mêmes mois, alors que je désespérais parfois de réussir avec elle.
2^o. Ces transformations de chacun ont entraîné parallèlement une modification des rapports avec l'ensemble. D'abord les rapports entre garçons et filles :

« *Au début, j'avoue que j'ai un peu souffert de cette nécessité de travailler ensemble. Je n'osais pas dire ce que je pensais vraiment car je ne savais pas quelle serait la réaction des garçons. En 5^e, dès qu'on disait ce qu'on pensait, les garçons s'amusaient* », dit Marie-Jo. Marie-Paule, déjà décidée, écrit quant à elle à propos de la mixité des classes : « *Nous nous retrouvions avec un clan de garçons éberlués par les changements, qui ne manquaient aucune occasion de montrer leur côté comique, grotesque même, en se croyant si talentueux.* »

Les choses changent progressivement. Daniel écrit :

« *Le premier trimestre se termina avec des élèves qui commençaient à ne plus faire de distinction sur le plan travail et amitié entre filles et garçons.* »

Ensuite c'est la découverte étonnée de l'autre et de sa richesse, de sa com-

plexité (on leur avait tant dit qu'ils étaient des crétins), Annie :

« J'appris donc que mes camarades aimaient et que pour beaucoup, cet amour qu'ils demandaient leur était refusé, comme à moi... Si je n'avais pas été très unie avec mes camarades, jamais je n'aurais su que mon copain aimait ; je connais des camarades plus que d'autres et à voir leur expression de visage, leur comportement, je sais ce qu'ils pensent. Mon copain était donc bien triste, je sus le reconforter, je crois, j'écrivais des poèmes pour lui sur sa bien-aimée... Croyez-moi, pour qu'un garçon vous fasse confiance, il faut qu'il croie en vous ; et s'il croit en vous, c'est qu'au cours de cette vie en commun vous avez appris à le comprendre... »

C'est aussi la prise de conscience que la classe forme un tout. Viviane :

« En même temps, la tendance des clans a disparu et je me trouve très contente d'être l'amie de camarades si compréhensives. »

Le lieu où l'on travaille n'est plus une prison :

« Au cours du deuxième trimestre, il faisait bon vivre dans notre petite classe, j'adorais son air, son parfum. Les murs étaient décorés, nous dessinions, nous jouions des pièces, des scènes. Cette classe, c'était nous qui l'avions faite, chacun y avait ajouté un petit quelque chose : un dessin, un texte, un sourire. J'en étais très fière et quand je parlais avec les filles des autres classes, je la vantais... », dit Annie.

La démarche même du professeur a été saisie et analysée ; Serge déclare :

« Depuis octobre, un professeur a sauté, il est avec nous et les résultats se sont montrés ; c'est ici que le professeur doit être, ici il nous comprend mieux... Cette liberté qu'il nous a accordée, j'ai craint par moments qu'elle n'aille s'échouer,

que le professeur ne remonte sur la barque et que nous ne voguions à jamais à la dérive. »

J'avais décidé de faire confiance aux adolescents ; quel argument meilleur que celui-ci pour montrer à quel point ils en sont dignes ?

Avant de terminer, je voudrais encore citer deux témoignages : Gilda d'abord :

« C'est triste d'avoir le cœur lourd, de ne pouvoir exprimer ce que l'on pense, d'être une rose qui n'éclot pas, dont les pétales peureux se referment un à un... Il faut jouir de la joie commune, s'ouvrir à tous les cœurs, s'inonder d'un bonheur printanier, d'un bonheur ensoleillé. Le travail en commun, les amies, c'est les oiseaux qui chantent en faisant leurs nids, les feuilles qui ressuscitent et volent dans le vent légèrement. »

Enfin, Liviano, plus jeune, plus naïf mais tout aussi heureux :

« Depuis la rentrée des classes, je ne sais pas, mais il me semble que j'ai beaucoup changé... je chante tout en allant chez moi, je chante tout fort sur mon vélo... je me sens libre et alors je regarde les oiseaux, le ciel et je chante. Ou parfois, je me mets à courir comme un fou, je saute, je ris pour rien, crie aux gens : « Ça va ? »... Je suis content. »

Que dire pour conclure sinon que l'école n'est plus cette impasse étroite, ce coupe-gorge obscur où l'on enterre, chaque lundi de chaque semaine, enfance et adolescence, elle est champ moutonneux d'où s'élèvent cris et cerfs-volants, où soufflent, montés du fond des cœurs, accourus des horizons du monde, les grands vents de la joie et du bonheur :

« Il me semble avoir tourné une page du livre qu'est ma vie. Je suis heureuse », conclut Martine.